

Ont collaboré à ce numéro :

François CHENG de l'Académie Française , Paris ; Philippe GAGNEBIN, pasteur, La Tour de Peilz (Suisse) ; Philippe LEFEBVRE, o.p., Genève ; Pedro MECCA, o.p., Paris ; Hyacinthe VULLIEZ, Annecy.

Dieu parmi les dieux

L'avènement de l'Unique passe par nous !

Philippe Lefebvre, o.p.

DANS la Bible, Dieu est régulièrement comparé aux autres divinités qui étaient vénérées parmi les peuples alentours, et même par certains Hébreux. Si l'on affirme dans Isaïe que ces dieux ne sont rien et que seul le Seigneur est (en Isaïe 40, 18-26 par exemple), il est dit dans d'autres livres bibliques que Dieu domine les autres déités, qu'il est leur roi dans l'assemblée des dieux. Le Dieu qui nous accompagne est-il finalement un parmi d'autres ou bien est-il le seul vrai Dieu ? Comment passe-t-on du Dieu qui siège en un panthéon bien achalandé à un Dieu unique à côté de qui les autres dieux ne sont rien ?

La Bible n'est pas purement et simplement tributaire d'une histoire des idées au cours de laquelle on serait passé d'une multiplicité de dieux à un seul Dieu. Elle pense cet avènement d'un Dieu unique, elle suit le parcours de l'expérience qui amène à découvrir le Dieu d'Israël comme le seul Dieu de tous et pour tous. C'est un écho de

cette expérience que je voudrais proposer ici. Nous évoquerons d'abord comment Dieu est apparié au panthéon des dieux ambiants. Puis nous verrons comment la reconnaissance de Dieu dans son unicité va de pair dans la Bible avec la prise de conscience de l'unicité de chaque humain : Abraham, Sara, Moïse, Élie font l'expérience du Dieu unique en apprenant chacun qu'ils sont uniques. Cette réalité bouleversante – être une personne unique qui marche avec un Dieu unique – est source d'une histoire unique. Avec le Dieu qu'Israël connaît, les péripéties humaines deviennent des histoires où Dieu est impliqué et inversement : aux humains est proposé de devenir image et ressemblance de Dieu. La chair devient alors un test : il n'est proposé nulle part de ressembler à Baal et Astarté ; c'est impensable. Seul le Dieu unique se donne à contempler dans la chair des hommes et des femmes qui s'ouvrent à Lui.

« Notre Dieu est plus grand que tous les dieux »
(2 Chroniques 2, 4).

Le dossier du « polythéisme » biblique a été pas mal travaillé ces dernières années. Il se fonde sur un certain nombre de passages souvent invoqués.

Un dieu pour chaque peuple.

Le prophète Michée se fait ainsi l'écho de la doctrine des dieux nationaux, répandue dans l'Orient ancien : « Tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu, mais nous, nous marcherons au nom de YHWH notre Dieu » (Michée 4, 5). YHWH serait ainsi le Dieu de son peuple Israël, sachant que chaque nation est conduite et protégée par une divinité particulière. Cette antique théorie évolue dans la Bible ; à la fin du livre d'Amos, le Dieu d'Israël se présente

comme le guide « personnalisé » des autres nations : « N'ai-je pas fait monter Israël d'Égypte, comme les Philistins de Kaphthor et Aram de Qir ? » (Amos 9, 7). Le fait que le Seigneur guide aussi les autres peuples relativise d'une certaine façon Israël : « N'êtes-vous pas pour moi comme des fils d'Éthiopiens, fils d'Israël » (début de ce même verset 7) ? Mais il a pour avantage de voir en tout mouvement géopolitique dans le monde un effet de la « gouvernance » du seul YHWH.

Dieu en son conseil.

Le psaume 82 est un classique concernant une représentation bien attestée dans la Bible : l'assemblée divine. Ce psaume commence par ces mots : « Dieu se dresse au conseil divin, au milieu des dieux il juge ». Or dans ce parlement divin, la séance est houleuse : parce que les divinités rendent mal la justice et ne protègent pas le faible, Dieu leur annonce que, bien qu'elles soient supra-humaines, elles mourront comme des hommes. On trouve l'idée d'un conseil de divinités autour de Dieu en plusieurs pages de la Bible. En 1 Rois 22, 19-21 par exemple, un prophète du nom de Michée (mais ce n'est pas le Michée qui fait partie des Petits Prophètes) donne un compte-rendu d'une vision : « J'ai vu YHWH assis sur son trône et toute l'armée des cieux se tenant près de lui, à sa droite et à sa gauche » (v. 19).

Les fils de Dieu.

Les dieux sont parfois appelés « fils de Dieu » : cette expression est comprise chez certains commentateurs juifs anciens et chez les Chrétiens de l'Antiquité comme une désignation des anges. Pour plusieurs auteurs actuels, les anges seraient en quelque sorte le « recyclage » des dieux protecteurs des nations : toutes ces divinités errantes des panthéons ambiants seraient intégrées en un système

compatible avec un Dieu unique et transcendant. Les deux premiers chapitres du livre de Job peuvent être invoqués à ce propos – entre autres passages. Dans ce prologue dont Goethe se souviendra au début de son premier Faust, il est dit que « les fils de Dieu venaient se présenter devant YHWH » et que « le satan vint aussi parmi eux » (Job 1, 6).

« YHWH, notre Dieu, est le seul YHWH »
(Deutéronome 6, 4).

Pourquoi Dieu n'est-il pas resté un dieu parmi les autres ? Dans l'antiquité, une telle « convivialité » ne pose aucun problème. Quand on est aux prises avec une autre nation, on n'hésite pas à intégrer ses dieux : si la nation en question est vaincue à la guerre, on amadoue ses dieux défaits en les honorant en plus des siens propres ; si elle est victorieuse, on accueille tout autant ses dieux si efficaces qui lui ont donné de l'emporter. Mais si YHWH est devenu le seul Dieu, c'est au fond, me semble-t-il, parce qu'il a été expérimenté comme incomparable : non pas une déité supplémentaire qui peut être rejointe par d'autres ou que l'on peut ajouter à d'autres, mais un dieu sans commune mesure avec les autres. Un Dieu doué d'une personnalité marquée, qui dit et fait des choses dont les autres sont incapables. Et pour expérimenter ce dieu personnel, il faut faire d'abord l'expérience de sa propre personnalité.

Abraham et Sara :

se savoir uniques et découvrir le Dieu unique.

Quand Dieu se présente à Abraham et Sara, c'est pour leur dire qu'un fils naîtrait d'eux, contre toute attente, et commencerait une lignée innombrable (Genèse 15.17.18). Or, Abraham et Sara ont, si

l'on peut dire, un problème d'identité. Le patriarche, par crainte que les puissants de la terre ne le tuent pour prendre sa femme, se fait passer, non pour l'époux de Sara, mais pour son frère. Quant à Sara, quand elle comprend que Dieu a promis une postérité, elle propose à son mari sa servante Hagar : « Va donc vers ma servante, peut-être que par elle je serai bâtie » (Genèse 16, 2). Cette procédure est permise par les législations antiques : en cas de stérilité, une femme peut donner sa servante à son époux afin qu'il en ait un enfant qu'elle adoptera ensuite. Malgré tout, même si cette explication est éclairante, on voit que ni l'un ni l'autre n'habite véritablement ce qu'il est. Abraham se donne pour quelqu'un d'autre : le frère de sa femme, et Sara trouve qu'une autre femme fera aussi bien l'affaire : « elle prit Hagar l'Égyptienne, son esclave, et la donna pour femme à Abraham son mari » (Genèse 16, 3).

Tout le cheminement d'Abraham sera d'accepter d'être officiellement l'époux de Sara ; cela se passera en Genèse 20 chez Abimélech, roi des Philistins. Ce dernier a pris pour son harem Sara, ne sachant pas qu'elle était mariée, et le Seigneur lui parle dans un songe afin qu'il rende cette femme à son légitime époux. Ce beau texte nous apprend entre autres que le Seigneur parle aussi à des païens : Abimélech avait-il conscience d'être abordé par Dieu ou a-t-il pensé qu'il s'agissait d'un de ses dieux ou bien que la divinité qui lui parlait était un dieu en plus de siens ? L'histoire ne le dit pas précisément, mais en tout cas le Philistin agit : il convoque Abraham et le met en demeure désormais de s'intituler époux de Sara. C'est Abraham que le Seigneur a choisi, et pas un autre ; c'est Sara qui sera mère d'Isaac et pas une autre. C'est le Seigneur qui se fait connaître à eux et pas un autre ! On passe de la multiplicité idolâtrique dans laquelle vivait Téra, père d'Abraham, selon Josué 24, 2, à cette unicité selon laquelle Dieu est un, et un aussi celui ou celle à qui il s'adresse.

Moïse : « Envoie quelqu'un d'autre » (Exode 4, 13).

Quand Moïse rencontre Dieu au buisson ardent, Dieu l'envoie en mission : il faut qu'il parle à Pharaon pour lui demander de laisser partir les Hébreux d'Égypte. Moïse se refuse immédiatement : il ne peut parler parce qu'il a « la bouche pesante et la langue pesante » (Exode 4, 10). Dieu le rassure alors, mais aussitôt Moïse reprend : « De grâce Seigneur, envoie donc qui tu voudras envoyer » (v. 13). Pour Moïse, quelqu'un d'autre que lui fera aussi bien l'affaire. Mais là encore, de même que Dieu n'est pas interchangeable et qu'un autre dieu ne l'équivaut pas, de même le Seigneur tient bon et maintient sa décision : c'est Moïse dont il a fait choix.

Et Dieu se révèle comme tout à fait personnel parce qu'il va prendre en charge la question tout à fait spécifique de Moïse. Moïse a dit qu'il avait un problème d'élocution (peut-être est-il bègue), alors Dieu va (ré)éduquer Moïse. Au début du Lévitique et au début des Nombres, on entend ainsi le Seigneur appeler Moïse dans la Tente de la Rencontre et lui transmettre les paroles qu'il transmettra au peuple. La Tente devient donc le laboratoire où le guide d'Israël apprend à parler. Le début du Deutéronome commence par ces mots : « Telles sont les paroles de Moïse ». Celui qui disait au Seigneur en Exode 4, 10 : « Je ne suis pas un homme à paroles » quand il évoquait sa déficience en matière de diction, voici qu'il est devenu l'auteur d'un livre renfermant ses paroles ! La parole de Moïse devient Parole de Dieu ! Quand Moïse meurt, il expire « sur la bouche de YHWH », selon la traduction littérale d'une expression hébraïque que l'on rend habituellement par « sur l'ordre de Dieu » (Deutéronome 34, 5). Je privilégie le sens le plus concret : Moïse meurt « sur la bouche du Seigneur », ou comme le dit un targum : « sur un baiser de la bouche du Seigneur ». Là où la bouche de Moïse était handicapée, le Seigneur a placé la sienne.

« Je suis avec toi » (Exode 3, 12).

Tel est le Dieu qui se révèle à Moïse. Son unicité n'est pas l'expression d'une doctrine qui a évolué d'un polythéisme vers un monothéisme ; c'est bien plutôt l'expérience d'un Dieu qui rend personnel et unique celui à qui il s'adresse. Au buisson ardent, quand Dieu s'est fait connaître à Moïse, il a proféré cette fameuse formule : « Je suis qui je suis » (Exode 3, 14). Or, juste avant, il a conforté Moïse en lui disant : « Je suis avec toi » (Exode 3, 12). Le Dieu qui dit « Je suis » peut être entendu et compris si on l'a auparavant entendu dire : « Je suis avec toi ». La découverte du Dieu unique se double de la découverte de soi-même vu par Dieu, accompagné par Lui. Moïse peut dire « je », comme expression de son être unique, parce qu'il a rencontré le Dieu qui dit « Je ».

Une histoire avec Dieu.

Il n'est pas si courant dans les récits antiques où des divinités sont impliquées que des humains vivent une véritable histoire avec tel ou tel dieu. Dans l'Iliade et l'Odyssée, Ulysse bénéficie d'une relation privilégiée avec Athéna, la déesse qui le protège tout spécialement. Mais ce compagnonnage se déroule sur un arrière-fond d'hostilités divines. Poséïdon, entre autres dieux, est acharné à la perte d'Ulysse. Et puis, on ne saurait parler pour Ulysse et sa déesse tutélaire d'amitié ni d'amour. On perçoit également que ce patronage divin ne saurait être accordé aux serviteurs ou aux matelots : c'est en tant que roi d'Ithaque qu'Ulysse reçoit cette tutelle d'Athéna.

Expérimenter le Dieu qui vit une histoire avec nous.

Ce qui est nouveau dans la Bible, c'est que la relation avec Dieu fait l'objet d'une histoire. Les personnages concernés, qui ne sont pas d'emblée des héros, entrent dans un avènement de leur personne dont ils n'avaient pas idée. Qu'Abraham puisse encore vivre quelque

chose auprès de Sara, que Moïse le bègue puisse devenir un « homme à paroles », ce sont là des cheminements inouïs qui ne sont pas possibles quand on est limité à soi-même. Les récits bibliques racontent donc comment des hommes et des femmes ont expérimenté un Dieu personnel, qui leur parle de manière personnalisée, sans pour cela être la simple projection de leurs désirs ; en effet ils ne désiraient plus rien ou n'imaginaient pas connaître un déploiement nouveau de leur être.

C'est à force d'expérimenter ce Dieu-là qu'on prend acte de ce qu'il donne – et que les autres dieux ne donnent en rien. Être rejoint dans l'intime de sa personne, comprendre qu'on a du prix pour Celui qui vous rejoint, percevoir que le prestige social n'est en rien un avantage, ce sont autant d'expériences inouïes.

Élie et la femme de Sarepta.

Il faudrait longuement développer l'aventure d'Élie pour illustrer notre propos. Je ne dirai que quelques mots sur la première étape de sa vie qui nous est racontée : sa rencontre avec la veuve de Sarepta (1 Rois 17). La période est troublée : nous sommes à l'époque de la scission du royaume de Salomon en un royaume au sud (Juda, avec comme capitale Jérusalem) et un autre au nord (Israël centré sur Samarie). Le royaume du nord oublie vite le Seigneur et reprend les dieux coutumiers de cette partie du monde, en particulier Baal et Astarté. Le roi Achab et la reine Jézabel honorent ces dieux et en favorisent les prophètes. Élie est dépêché vers ce couple royal et va risquer sa vie en s'opposant à eux. Mais d'abord, le Seigneur l'envoie chez une femme de Sarepta de Sidon. Comme le dira bien plus tard Jésus qui rappelle cette histoire dès le début de sa mission : « Il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Élie », pourtant c'est chez une veuve de Sarepta que le prophète fut conduit (Luc 4, 25-26). Il est tout à fait surprenant que Dieu l'envoie là-bas : pourquoi

envoyer chez une femme seule un prophète chaste ? Pourquoi envoyer chez une païenne un prophète d'Israël ?

Or, si Dieu agit ainsi, c'est parce que là cet homme-là doit rencontrer cette femme-là : belle initiation à l'unicité des êtres. Ce qu'Élie et la veuve ont vécu ne pouvait pas l'être par d'autres qu'eux. Cette femme, qui vit en grande précarité tout en ayant un fils à charge, accepte d'accueillir le prophète et leur rencontre improbable se fait histoire. Pour pouvoir contrer le couple divin standard, Baal et Astarté (1 Rois 18), pour pouvoir s'opposer au couple royal meurtrier, Élie a besoin d'abord de rencontrer une femme, cette femme-là. C'est fort de cette expérience qu'il va pouvoir montrer l'inanité du masculin et du féminin en série (Baal et sa parèdre) et témoigner d'un Dieu qui se donne à connaître dans la rencontre, la fragilité, l'hospitalité.

Avec Élie et la femme de Sarepta, on touche du doigt comment le Dieu d'Israël a pu se démarquer des dieux ambiants. La chair du prophète menacé, celle de la femme pauvre et inconnue de Sarepta deviennent paradoxalement le lieu d'une manifestation de Dieu. Donnons-en un petit exemple : quand la femme dit à Élie qu'elle va préparer son dernier repas pour elle et son fils, Élie lui répond : « Fais selon ta parole » (1 Rois 17, 13). On dit ensuite : « Elle alla faire selon la parole d'Élie » (v. 15). Et le texte de conclure que tout se passa « selon la parole que le Seigneur avait dite par l'intermédiaire d'Élie » (v. 16). La parole de Dieu se diffracte dans la parole de cet homme et de cette femme qui agissent l'un envers l'autre, l'un à la parole de l'autre et accomplissent ainsi la parole de Dieu.

Philippe Lefebvre, o.p.